128 D. 246

LE CENTENAIRE,

OU LA

FAMILLE DES GAILLARDS,

COMEDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. FRANCIS, THÉAULON ET DARTOIS,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DES VARIÉTÉS, LE 24 NOVEMBRE 1825.

PARIS,
CHEZ J.-N. BARBA, ÉDITEUR,
PROPRIETAIRE DES ŒUVRES DE MM. PIGAULT-LEBRUN, PICARD, ET ALEX. DUVAL,
COUR DES FONTAINES N°. 7;
Et au grand Magasin de Pièces de Théâtre, Palais-Royal, Galerie derrière le Théâtre Français.

1826.

131630-B
Digitized by Google

PERSONNAGES.	ACTEURS.
PHILIPPE GAILLARD, vétéran centenaire, ancien sergent-major, (102 ans.)	M. POTIER.
JEROME GAILLARD, son fils, fermier, (80 ans.).	M. BRUNET.
PIERRE GAILLARD, fils de Jérôme, militaire retraité, ayant le grade de sergent, (50 ans.). . . .	M. BOSQUIER.
ANTOINE GAILLARD, fils de Pierre, colonel d'un régiment de ligne, il est décoré, (29 ans.). . . .	M. PAULIN.
FRANÇOIS LE DRU, jardinier. .	M. VERNET.
Mme LE ROND, aubergiste. . . .	Mme BAROYER.
ISABEAU, sa fille, amante de François	Mlle PAULINE.
Villageois des deux sexes.	

La scène se passe dans un village de la Bourgogne.

NOTA. S'adresser pour la musique de cette pièce, à M. SIMONET, rue Montmartre, n. 159.

IMPRIMERIE DE A. CONIAM,
Rue du Faubourg Montmartre, N. 4.

Digitized by Google

LE CENTENAIRE,

COMEDIE-VAUDEVILLE.

Le théâtre représente un paysage. D'un côté l'auberge de Mme Lerond, avec un gros arbre devant la porte, dont les branches forment une espèce de tonnelle, un banc au pied de l'arbre. De l'autre côté la ferme de Jérôme.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme LEROND, ISABEAU, *arrivant un panier à la main.*

Mme LEROND.

Isabeau! Isabeau!

ISABEAU, *sortant de la maison.*

Me v'là, ma mère.

Mme LEROND.

Allons, allons, apprête ben vite le déjeûner de not' centenaire sous ce berceau; tu sais ben que c'est aujourd'hui l'anniversaire de la bataille de Fontenoi, et c'est grande fête pour lui.

ISABEAU.

Oh! je ne l'ai pas oublié.

Air : *Vaudeville de l'Homme vert.*

Quand j'écout' ce vieux militaire,
Je me dis, le cœur tout ému :
C'est un' bell' chose que la guerre!

Mad. LEROND.

Oui, quand on en est revenu.

ISABEAU.

C'est un plaisir qu'une bataille!

Mad. LEROND.

Mais en ménag' c'est un aut' jeu :
Et c'n'est pas l' feu d' la mitraille
Qui fait bouillir le pot au feu.

Digitized by Google

ISABEAU.

Quant à not' centenaire, il a encore bon pied, bon œil et bon appétit.

Mme LEROND.

Oh! c'est un gaillard qui sait vivre.

ISABEAU.

Ça se voit... mais il est tout d'même ben heureux d'avoir pour fils un brave homme comme le père Jérôme. Prend-il soin de lui, le dorlotte-t-il?

Mme LERON

Il ne fait que son devoir.

ISABEAU.

Enfin, il a plus d'attention pour lui que pour son propre enfant.

Mme LEROND.

Le gros Pierre? il n'a besoin de personne; il a une bonne retraite; il est encore verd avec ses cinquante ans, on dirait qu'il te fait les yeux doux?

ISABEAU.

Oh! il peut ben les faire aussi doux qu'il voudra: il a fait son temps, il a été marié.

Mme LEROND.

Il est veuf.

ISABEAU.

Tant mieux pour lui... Je ne veux pas d'un invalide pour mon mari... il me faut un homme en activité.

Mme LEROND.

Mais ton François?

ISABEAU.

Mon François n'est pas en activité, c'est vrai, mais il dit qu'il est en disponibilité... c'est tout c'qu'il m'faut.

Mme LEROND.

Enfin, nous verrons ses papiers; ils n'arrivent pas vite.

ISABEAU.

Ils arriveront, et en attendant il travaille. C'est un bon jardinier, un brave garcon, qui, j'en suis bien sûre, est incapable de tromper une fille. Il a servi dans les hussards. Ah! si ses papiers pouvaient arriver aujourd'hui.

Mme LEROND.

Ecoute, ma fille.

Digitized by Google

AIR : *Vaudeville de la Somnambule.*

En fait d'amour, j'ai de l'expérience.
Aimer est doux, tu le sauras bientôt ;
Mais il n' faut pas que d'bonn' heure on commence,
Car, on risque d' finir trop tôt.

ISABEAU.

Moi, j'ai, ma mère, une raison meilleure :
Puisque l' bonheur est d'aimer c'lui qu'on veut,
Je crois qu'il faut commencer de bonne heure
Et finir le plus tard qu'on peut.

Mme LEROND.

Tu commenceras quand je te le dirai.

ISABEAU.

Je vous attendrai, ma mère.

Mme LEROND.

Mais en attendant, dépêche-toi d'mettre le couvert. (*A part.*) Depuis que cette petite fille est amoureuse, elle a le diable au corps, c'est tout le portrait de sa mère.

Elle rentre chez elle.

SCÈNE II.

ISABEAU, *seule, mettant le couvert.*

Voilà la place de not' vétéran, sous cet arbre qui est aussi vieux que lui, à ce qu'il dit toujours... La cognée de nos bûcherons l'a respecté jusqu'à ce jour, et le vent, les frimats, les orages, il a résisté à tout... c'est comme not' centenaire : les balles, les boulets, la mitraille ..... rien n'a pu l'abattre. Ah! (*Elle frissonne.*) Ça fait trembler d'entendre le récit de ses batailles... A-t-il bisqué quand on l'a mis malgré lui à la retraite? Là sa bouteille de Bordeaux ; du bordeaux de cette année... il n'en laissera pas une goutte. Ça devait faire un fier luron à vingt ans et un fameux loup, comme dit la chanson de la mère grand.

Air *Montagnard de M. Blanchard.*

Il y a des vieux loups dans les montagnes,
Qui les brebis voudraient happer ;
Ils viennent roder dans nos campagnes
Afin d' pouvoir en attraper
Houx! houx! houx! houx!
Méfiez-vous, petites filles,

Digitized by Google

Quand vient le soir restez chez vous ;
C'est les brebis les plus gentilles,
Qui doivent craindre les vieux loups.

DEUXIÈME COUPLET.

Un jeune loup est moins à craindre ;
Car il est bien moins patelin,
Et j' crois vraiment que sans me plaindre
J'en trouv'rais un sur mon chemin....

SCÈNE III.

ISABEAU, JEROME et PIERRE, *avancant à pas de loup et étant entrés sur les derniers vers, chantent le refrain. Isabeau a peur.*

PIERRE.

Houx ! houx !

JEROME.

Houx ! houx !

ENSEMBLE.

Méfiez-vous, petites filles,
Quand vient le soir restez chez vous,
C'est les brebis les plus gentilles,
Qui doivent craindre les vieux loups.
Houx ! houx ! houx ! houx !

ISABEAU, *riant.*

Ah ! ah ! vous voilà, père Jérôme et maître Pierre ? Oh ! vous avez beau faire, je n'ai pas peur de deux vieux loups comme vous.

JEROME.

Tu n'as pas peur ! non, tu n'as pas peur, mais tu trembles toujours.

PIERRE.

D'ailleurs, moi, je ne suis pas un vieux loup, je suis un louveteau.

Il veut embrasser Isabeau.

ISABEAU.

Mais finissez donc, M. Pierre.

JEROME.

Eh bien, te tiendras-tu tranquille? petit libertin !

ISABEAU.

Oui, vous vous échauffez-là et vot' déjeûner réfroidit.

JEROME.

Allons, Pierre, à table.

Ils vont s'asseoir.

Digitized by Google

ISABEAU.

Eh bien, est-ce que vous allez déjeûner sans le père Philippe ?

PIERRE.

Not' grand père ? oh ! il y a long-temps que c'est une affaire faite pour lui ! Dès la pointe du jour il a cassé la croûte et rincé un vieux flacon.

JEROME.

Depuis huit jours il faut le voir dérouiller son sabre, blanchir son ceinturon, polir ses boutons et brosser sa vieille uniforme.

ISABEAU.

Ah ! c't' uniforme qu'il portait comme il dit, à la bataille de Fontenoy.

JEROME.

Il n'est pas fait d'hier celui-là.

PIERRE.

Aussi il ne l'met que dans les grandes occasions; il prétend que cet habit le rajeunit.

ISABEAU.

Dam ! si ça le remet seulement à la bataille.

JEROME.

Enfin c'matin, croiriez-vous qu'il a fait lui-même sa barbe .. j'ai voulu l'en empêcher. « N'ayez donc pas peur, qu'il me dit, dit-il, cette main-là ne tremblera jamais. » Va, Pierre, il est joliment solide, et je crois qu'il vaut encore mieux que toi et moi.

Isabeau rentre dans l'auberge.

SCÈNE IV.

JÉROME, PIERRE.

PIERRE.

Vous, ça peut bien être, sauf vot' respect ; mais moi, morbleu ! je me suis marié trop jeune... je ne savais ce que je faisais. A peine ai-je connu les plaisir du mariage, et je n'ai pas goûté long-temps les douceurs de la paternité... mon pauvre fils Antoine !... parti à quatorze ans comme simple tambour, et depuis dix ans pas de nouvelles... Sans doute un boulet...

JEROME.

Il n'y a pas de parade à ça.

Digitized by Google

PIERRE.

Il aura été rejoindre les autres.

Air : *Il me faudra quitter l'empire*

J'ai vu jadis les glorieux faits d'armes
De nos soldats s'immolant à l'honneur,
La mort pour eux semblait avoir des charmes
Et son aspect redoublait leur ardeur. (*bis*)
Mais cette mort était un peu coquette,
Et pour séduire nos guerriers
Elle avait soin de placer sur sa tête
Une couronne de lauriers.

JEROME.

Il ne faut pas penser à ça, fieu.

PIERRE, *essuyant une larme.*

C'est égal, je ne laisserai pas éteindre une race de braves comme la nôtre, et si mamzelle Isabeau veut consentir...

JEROME.

Pourquoi qu'elle ne consentirait pas? Mon père ne t'a-t-il pas promis d'en faire la demande aujourd'hui?

PIERRE.

Oui, il veut profiter de son jour de barbe. Mais v'là deux heures qu'il est à sa toilette.

PHILIPPE *dans la coulisse, il chante.*

« Sans un petit brin d'amour
« On s'ennuirait même à la cour.

JEROME.

Tiens, tiens, le v'là, l'entends-tu?

SCÈNE V.

JEROME, PIERRE, PHILIPPE.

PHILIPPE, *entre en chantant; il a son uniforme.*

« Sans un petit brin d'amour
« Point de beau jour.

PIERRE, *qui va au-devant de lui ainsi que Jérôme.*

Comme vous êtes gai, grand père?

PHILIPPE.

Dam! mes enfans, je suis venu au monde en pleurant et je ne veux pas m'en aller comme je suis venu.

Digitized by Google

PIERRE.

C'est que moi j'attends que vous parliez à cette jeunesse.

Il montre la maison d'Isabeau.

PHILIPPE.

Eh mais, tu vois bien que j'ai mis mon habit de cérémonie ; me voilà prêt à lui parler.

PIERRE.

C'est que ça ne va pas vite.

JEROME, *à Pierre.*

Mais tais-toi donc, Pierre, est-il impatient ce mauvais sujet là.

PHILIPPE, *à Jérôme.*

Laisse-le, il faut que jeunesse se passe ; nous avons eu son âge dans notre temps.

A part à son fils.

Air : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

Te souviens-tu, Jérôme, des reproches
Que j' fus toujours forcé de t'adresser ?
Te souviens-tu de queuqu' bonnes taloches
Que j' fus forcé par fois de te repasser ?
Tu t'en souviens... Or, si dans ton enfance
Je n' vis en toi qu'un fort mauvais sujet,
Pour cet enfant montre un peu d'indulgence
En t' souvenant que c'est tout ton portrait. (*bis*)

PIERRE.

Mais, grand père...

PHILIPPE

Allez vous en tout préparer pour la fête que nous célébrons aujourd'hui ; moi, pendant ce temps, je vais parler à la jeune fille et je me flatte qu'elle ne me résistera pas.

PIERRE.

Mais si je restais avec vous, je parlerais aussi.

PHILIPPE.

C'est justement ce que je ne veux pas.

PIERRE.

Cependant, grand-père...

JEROME.

Mais obéis donc ! obéis donc ; tu vois bien que ton grand-père entend mieux la chose que toi.

Il sort en entraînant Pierre.

Digitized by Google

SCÈNE VI.

PHILIPPE.

Voyez-vous le petit présomptueux? il voudrait en remontrer à son grand-père ! C'est pas l'embarras, dans mon tems j'étais dur à conduire, et quand une jeune fille me chiffonnait le cœur, il ne fallait pas m'échauffer les oreilles, j'avais la tête près du bonnet de grenadier, aussi j'ai pas à me plaindre des femmes, bien du contraire, et si mon courage à la guerre avait été aussi bien récompensé que mon audace en amour, je n'aurais plus rien à désirer, *ailleurs* que je désire toujours quelque chose... J'avais fait une demande sans rien dire à personne... Le soir même de la bataille de Fontenoi, où j'emportais une redoute qui protégeait la colonne anglaise, ils me disaient tous: Philippe Gaillard, mon garçon, ça te vaudra des grades, ça te vaudra des honneurs, ça te vaudra des..Va-t-en voir s'ils viennent, Jean! ça ne m'a valu rien du tout. C'est pourtant le seul chagrin que j'aie eu de ma vie; aussi il me consume à petit feu depuis plus de soixante ans; chaque fois que j'aperçois un petit bout de ruban rouge à une boutonnière, mon pauvre cœur se gonfle, et mes yeux, malgré moi, se remplissent de larmes... Ne parlons plus de ça Je sais bien qu'il y a tant de braves à récompenser, que ça doit être un travail un peu long... Mais je crois que j'ai donné toute la latitude nécessaire, aussi il est temps que la récompense arrive, si elle veut trouver quelqu'un. (*Apercevant Isabeau qui sort de l'auberge.*) Mais voilà la petite Isabeau, voyons comment elle prendra mon compliment.

SCÈNE VII.

PHILIPPE, ISABEAU.

ISABEAU.

Ah! ah! père Philippe, comme vous voilà brave.

PHILIPPE.

Dam! je suis aussi brave que tu es gentille.

ISABEAU.

Toujours galant comme un jeune homme.

Digitized by Google

PHILIPPE.

Comme un jeune homme d'autrefois. Dis-moi, mon enfant, viens t'asseoir sur ce banc, j'ai quelque chose à te demander.

ISABEAU.

Parlez, moi je n'ai rien à vous refuser.

PHILIPPE, *malignement.*

Ah! tu n'as rien à me refuser... Friponne! tu ne m'aurais pas dit ça il y a seulement quatre-vingts ans. Ecoute, tu es jeune, jolie, sage et en âge d'être mariée, cette journée doit être propice aux amours, je viens te demander ta main.

ISABEAU, *le regardant avec étonnement.*

Ma main?

PHILIPPE.

Et ton cœur s'il t'appartient encore.

ISABEAU.

Mais...

PHILIPPE.

Quoi, mais?... Tu me regardes, tu ris, tu penses ben que ce n'est pas pour moi, ce serait marier un siècle qui finit avec un qui commence. Mon fils...

ISABEAU.

Monsieur Jérôme? c'est un brave homme, mais...

PHILIPPE.

Mais ce brave homme-là ne ferait pas encore ton affaire, aussi n'est-ce pas de lui que je viens te parler. C'est d'un jeune cadet qui brûle d'amour pour toi.

ISABEAU, *à part.*

Est-ce qu'il voudrait m'parler de mon houzard?

PHILIPPE.

Ce n'est pourtant pas tout à fait un conscrit, il a fait plus d'une campagne.

ISABEAU, *à part.*

C'est François, c'est sûr. (*haut avec joie.*) Parlez, parlez, père Philippe, j'ai toujours aimé les braves.

PHILIPPE.

Eh bien, ma chère enfant, ce brave est mon petit-fils, Pierre.

ISABEAU, *surprise.*

Monsieur Pierre? oh! c'est différent.

PHILIPPE.

Comment c'est différent?

Il se lève, Isabeau lui donne le bras.

Digitized by Google

ISABEAU.

Oui, monsieur Pierre est un brave, c'est connu depuis long-temps, mais c'est un brave de l'ancien régime.

PHILIPPE.

Ah! j'entends, il t'en faudrait un du nouveau?

ISABEAU.

C'est ça, un brave comme François, par exemple.

PHILIPPE.

François, le jardinier fleuriste.

ISABEAU.

Il a servi.

PHILIPPE.

Lui?

ISABEAU.

Dans les houzards.

PHILIPPE.

François a servi dans les houzards!... et tu l'aimes?

ISABEAU.

Beaucoup.

PHILIPPE.

Et tu voudrais l'épouser?

ISABEAU.

Un peu.

PHILIPPE, *souriant.*

Mais si tu l'épouses un peu... il me semble...

ISABEAU.

C'est comm' ça que j'l'entends... Oh! j'y mets pas de malice... mais je veux François.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, FRANÇOIS, PIERRE.

Ils arrivent d'un côté opposé et l'un après l'autre.

FRANÇOIS, *entre un arrosoir à la main, entendant prononcer son nom il s'arrête.*

Ah! je suis sur le tapis.

PHILIPPE, *à Isabeau*

Est-ce bien ton dernier mot sur Pierre?

PIERRE, *arrivant de l'autre côté s'arrête aussi en entendant prononcer son nom.*

Ah! on me tient ici.

Digitized by Google

ISABEAU.

Air : *L'amour, l'amour.*

L'amour, (*bis*)
Au village
N'a qu'un langage;
L'amour, (*bis*)
S'exprime toujours sans détour.

PHILIPPE *à Isabeau.*

C'est donc François qui t'enflamme?

ISABEAU.

Tout's les fill's veul'nt l'engager
Et j' voudrais devenir sa femme
Rien que pour les faire enrager!...

PHILIPPE, *parlant.*

Rien que pour les faire enrager? la bonne petite femme.

ENSEMBLE.

L'amour, [*bis*]
Au village
N'a qu'un langage;
L'amour, [*bis*]
S'exprime toujours sans détour.

PHILIPPE, *à Isabeau.*

Mais Pierre aussi te réclame!

ISABEAU.

Il n' faut pas l'encourager,
Car si j' devenais sa femme
Ca serait pour l' faire enrager!

PHILIPPE, *parlant à Isabeau.*

Alors il peut se tenir pour averti.

ENSEMBLE.

L'amour, [*bis*]
Au village
N'a qu'un langage;
L'amour, [*bis*]
S'exprime toujours sans détour.

PIERRE, *s'avançant.*

C'est ce que nous verrons! Pardon, si je vous interromps, mais au point où qu'en sont les choses, ça ne regarde plus les femmes ni les vieillards.

PHILIPPE.

Qu'appelles-tu les vieillards!

FRANÇOIS, *s'avançant de l'autre côté.*

Il a raison, père Philippe, je vous honore et vous respecte autant que j'adore mamzelle, mais ceci est une affaire entre moi et lui... J'ai servi et je suis un homme.

Digitized by Google

PHILIPPE.

Est-ce que je te dis que tu es une femme. Pierre, par toute l'autorité que me donnent mon âge et mon rang, je t'ordonne de me suivre.

PIERRE, *avec humeur.*

Mon père, je suis majeur. (*à part.*) Je n'en ferai rien.

PHILIPPE.

Et moi aussi je suis majeur, j'espère, ainsi suivez-moi, Pierre. (*Il fait quelques pas pour sortir.*) Eh bien, quelqu'un vient-il me donner le bras?

FRANÇOIS, *offrant son bras à Philippe.*

Prenez le mien, père Philippe.

PIERRE, *devançant François, prend vivement le bras de Philippe.*

C'est à moi, ça, va-t-en à tes affaires, nous nous verrons.

FRANÇOIS, *à Pierre et de sang froid.*

Quand vous voudrez.

PIERRE, *revenant sur ses pas entraînant le père Philippe.*

Je suis bon là.

FRANÇOIS, *de même.*

Et moi je ne suis pas mauvais.

PIERRE, *faisant le même jeu de scène.*

C'est ce que nous verrons.

FRANÇOIS, *de même.*

Comme vous dites.

PHILIPPE, *se fâchant contre Pierre.*

Ah çà, veux-tu bien ne pas me bousculer comme ça donc?

Il sort avec Pierre en le menaçant d'un soufflet.

SCÈNE X.

FRANÇOIS, ISABEAU.

ISABEAU, *qui est restée près de l'auberge, regarde Pierre s'en aller.*

Est-il méchant ce rougeot là?

FRANÇOIS, *à part.*

Maintenant redevenons le galant jardinier.

Il tire un bouquet de son arrosoir.

ISABEAU.

Vous êtes venu bien tard à ce matin, monsieur François?

FRANÇOIS.

Pardon, excuse, ma charmante, mais j'ai été appelé chez

Digitized by Google

monsieur le maire de Saint-Marcel pour la fête d'aujourd'hui et j'ai donné une tournure de printemps à son jardin ousque j'ai prélevé cet impôt sur la nature pour l'offrir à la beauté.

ISABEAU, *prenant le bouquet.*

Oh! que c'est bien dit, monsieur François. Mais c'est pas étonnant, vous avez été houzard à la guerre.

FRANÇOIS.

C'est vrai, j'ai servi, et vous?

ISABEAU.

Moi!

FRANÇOIS, *s'apercevant de sa sotte question*

Ah! pardon, c'est l'habitude. Quand on est entre jeune homme, on se demande toujours si l'on a servi, et l'habitude m'a fait dire une bêtise.

ISABEAU.

Ah! ne vous gênez pas! Mais à propos de bêtise, quand nous marions-nous?

FRANÇOIS.

Sitôt que mes papiers seront arrivés de Paris.

ISABEAU.

C'est bien long. Est-ce que vous êtes normand, monsieur François?

FRANÇOIS.

Non, mamzelle, je suis *FrancheComtois*, pour vous servir, si j'en étais capable... et je vous servirai, car j'ai servi, et je ne m'appelle pas François Ledru pour laisser la maison en souffrance. J'ai servi et je ne vous dis que ça.

Air *Du Concert à la cour.*

Je connais
Les effets
D'amour de guerre,
D'ordinaire,
On sait ça,
J' suis d' là
[*Il met la main sur son cœur.*]
Ou d' là.
[*Il se met en garde.*]
Ah! ah! ah! ah! etc.

Jardinier
Et guerrier
V'là la loi que j'mimpose:

Digitized by Google

En tout temps
Je cultive et je défends
La rose.

Ah! ah! ah! ah! etc.

ISABEAU.

Avec moi,
Point d'effroi!
Si j'suis une rose,
Cette rose en tout cas
N' vous puiqu'ra pas

ENSEMBLE.

Ah! ah! ah! ah! etc.

ISABEAU.

Ah! M. François, que vous avez donc de l'esprit!

FRANÇOIS.

J'ai servi et voilà tout.

ISABEAU.

Quand vos papiers seront arrivés, nous nous marierons tout d' suite, pas vrai?

FRANÇOIS.

Tout de suite.

ISABEAU.

Il faut lever la main pour voir.

FRANÇOIS, *à part.*

Elle a peur que j' lève le pied! (*haut.*) Quel serment voulez-vous, du militaire ou du jardinier?

ISABEAU.

De tous les deux.

FRANÇOIS, *souriant.*

De tous les deux, c'est encore plus sûr.... Eh bien! foi de militaire et de jardinier, par mon bancal que j'ai encore et mon arrosoir que je ne quitterai plus, je vous jure, Isabeau, d'être vot' mari, et je vous demande un baiser pardessus le marché.

ISABEAU.

Oh! prenez, c'est votre bien!

FRANÇOIS, *se disposant à l'embrasser.*

Comm' vous dites, c'est ma propriété.

Digitized by Google

Mᵉ LEROND, *dans la coulisse.*

Isabeau! Isabeau!

ISABEAU, *se sauvant.*

Ma mère!

(*Elle entre dans l'auberge.*)

SCÈNE X.

FRANÇOIS, *seul; il est tout sot du départ d'Isabeau.*

Eh bien! je reste là le bec dans l'eau, moi, avec mon baiser!.. C'est égal... elle est gentillette, rondelette et grassouillette, mamzelle Isabeau... ça me va comm' si c'était fait pour moi! Quoi!... et un fantassin voudrait me l'enlever! il est en retraite, qu'il s'y tienne, ou sinon!.. Mais non, ce n'est pas ça, François; sois toujours le même, ardent, mais tendre et respectueux avec le sexe; calme, mais sévère et intrépide avec ton ennemi... Paix c'est lui. François, du silence sous les armes; tu n'es plus jardinier.

SCÈNE IX.

FRANÇOIS, PIERRE.

PIERRE, *allant droit à François.*

Ah! c'est vous que je venais chercher.

FRANÇOIS, *avec une colère concentrée.*

C'est vous que j'attendais.

PIERRE.

Alors, nous étions sûrs de nous rencontrer.

FRANÇOIS.

Nous nous sommes déjà rencontrés sur le terrain de l'amour.

PIERRE.

Nous pourrons nous voir sur le champ de l'honneur!

FRANÇOIS.

Comme vous voudrez. (*à part.*) Je suis content de toi, François!

PIERRE, *le prenant par le bras, le tire avec mystère dans un coin.*

Tires-tu le briquet?

FRANÇOIS, *l'imitant.*

Je tire même le bancal, si tu veux.

Digitized by Google

PIERRE.

Ah! tu tires le bancal!... Dis donc, parce que tu es jeune, tu veux donc avoir l'air de mécaniser les anciens? hein?

FRANÇOIS, *froidement.*

Parle! allons, monte toi un peu, tu en as peut-être besoin... Dis c' que t' as sur le cœur, soulage toi... J'ai comme toi la parole en main, je te répondrai après.

PIERRE.

Qu'est-ce qui t'a permis de faire la cour à mamzelle Isabeau?

FRANÇOIS, *de même.*

Mon ancien, sans vous commander, vous savez bien que le sentiment n'a pas besoin de *laissez-passer*, et que le cœur ne prend pas de *feuille de route* pour voyager dans l'intérieur,

PIERRE.

Air : *T'en souviens-tu.*

J' suis sur les rangs bien avant toi, je gage;

FRANÇOIS.

Mais la jeun' fill' sur vous me donn' le pas.

PIERRE.

Ell' me convient, j'l'ai demandée en mariage.

FRANÇOIS.

Ell' vous convient, mais vous n' lui convenez pas.

PIERRE.

Pour une femm' toi, tu n'es qu'un novice;
En l'épousant, moi, tel que tu m' vois là,
J' peux lui donner quarante ans de service!

FRANÇOIS

Les femm's n'aim'nt pas qu'on leur en donn' tant qu'çà.
Tu peux garder tes quarante ans d' service,
Les femm's n'aim'nt pas qu'on leur en donn' tant qu'çà.. [*bis*]

PIERRE.

C'est possible, mais je ne souffrirai pas qu'un cassecou comme toi me coupe l'herbe sous l' pied.

FRANÇOIS.

Peut-être?

PIERRE.

Je te l' prouverai.

FRANÇOIS, *toujours avec un sang-froid comique.*

Quand?

Digitized by Google

PIERRE.

Ce soir!

FRANÇOIS.

Où ?

PIERRE.

Ici !

FRANÇOIS.

C'est bon.

PIERRE.

C'est dit.

FRANÇOIS, *à part.*

Je suis content de toi, François.

(*Ils se prennent la main et se quittent. Pierre rentre et François va pour sortir de l'autre côté, quand il aperçoit un inconnu.*)

SCÈNE XII.

FRANÇOIS, ANTOINE GAILLARD; *ce dernier entre en cherchant. Il a une redingotte, des moustaches et la croix.*

ANTOINE, *apercevant François.*

Mon ami, ne suis-je pas au village de Saint-Marcel ?

FRANÇOIS.

Oui, monsieur. (*à part.*) Tiens, c'est un militaire !

ANTOINE, *à part.*

Me voilà donc enfin arrivé à ma destination.... Je suis impatient de connaître le but de ma mission. (*haut.*) Pourriez-vous m'enseigner la meilleure auberge de ce village ?

FRANÇOIS.

La meilleure auberge du village, la v'là... C'est d'autant plus la meilleure que c'est la seule de l'endroit.

ANTOINE, *souriant.*

Alors, mon choix est fait, (*ouvrant un paquet.*) et je puis connaître maintenant ce que l'on m'envoye faire ici.... A mon retour d'Espagne, où je fus long-temps retenu par une blessure dangereuse, je reçois l'ordre de me rendre au village de Saint-Marcel et de n'ouvrir ce paquet que lorsque j'y serais arrivé... Il contient sans doute des papiers importans pour quelque habitant de ce pays.

FRANÇOIS, *qui a suivi ses paroles en l'examinant; à part.*

Des papiers... c'est çà, c'est les miens... J'avais bien écrit au ministre que c'était pressé, que j'attendais après pour me marier, mais je ne m'attendais pas qu'il me les enverrait par un exprès.

Digitized by Google

ANTOINE, *qui a ôté la première enveloppe du paquet; lisant la lettre.*

« Vous remettrez ce paquet à son adresse aussitôt votre arrivée à Saint-Marcel. »

FRANÇOIS, *s'avançant vers Antoine.*

Mon commandant, sans vous commander, c'est pour moi.

ANTOINE.

Pour vous?... votre nom?

FRANÇOIS.

François Ledru, dit Bonne-Lame, jardinier de housards, c'est-à-dire brigadier de housards, j'entremêlais les états.

ANTOINE, *regardant l'adresse.*

Mais, ce n'est pas le nom.... Que vois-je?.... (*il lit.*) « A M. Gaillard! »

FRANÇOIS.

C'est pour un Gaillard!

ANTOINE, *agité.*

Serait il possible!... Dis-moi, mon garçon, tu connais M. Gaillard, c'est un ami peut-être?

FRANÇOIS.

Tiens, si c'est un ami! (*à part.*) Puisque je me bats avec lui ce soir.

ANTOINE, *avec intérêt.*

C'est un militaire?

FRANÇOIS.

Oui, il a servi comme moi, mais avant.

ANTOINE, *de même.*

Et il habite ce village?

FRANÇOIS.

Depuis cinq ans seulement, car il n'est pas de ce pays.

ANTOINE.

Il est Breton?

FRANÇOIS.

Il est assez entêté pour ça.

ANTOINE.

Pas de doute, c'est lui.

FRANÇOIS.

Si c'est votre homme, alors çà n'est pas le mien. (*On entend la ritournelle du morceau de musique suivant.*) Mais je l'entends. (*à part.*) Je vas préparer mon bancal!

(*Il sort en saluant militairement Antoine.*)

Digitized by Google

SCÈNE XIII.

ANTOINE GAILLARD, *seul.*

Est-il possible?

(*Il regarde du côté où Pierre va entrer.*)

Air *de Michel et Christine.*

Oui,
C'est lui! [*bis*]
Quel trouble mon cœur éprouve!
Oui,
C'est lui! [*bis*]
Je le retrouve
Aujourd'hui!

SCÈNE XIV.

ANTOINE, PIERRE GAILLARD; *Pierre s'approche, Antoine le salue.*

PIERRE.

Monsieur, vous êtes étranger dans ce pays, et vous y cherchez sans doute quelqu'un.

ANTOINE, *d'une voix émue.*

Oh! oui, quelqu'un qui m'est bien cher! (*Il le regarde.*)

PIERRE.

Une première inclination peut-être?

ANTOINE, *de même.*

La première de toutes dans mon cœur!

PIERRE, *à part.*

Je gagerais que c'est Isabeau.... elle les en sorcel le tous. (*haut.*) C'est donc une passion?

ANTOINE, *avec force.*

C'est le sentiment le plus pur, le plus vrai!

PIERRE, *à part.*

Voilà comme ils parlent tous.

ANTOINE.

Dites moi, mon brave, vous vous nommez?

PIERRE.

Pierre Gaillard, retraité malgré moi, après quarante ans de service, vingt campagnes et encore fort et vigoureux, comme vous voyez... Mais il n'y en a plus que pour les jeunes gens, maintenant.

Digitized by Google

ANTOINE.

Ne dites pas de mal de nos jeunes soldats... N'avez-vous pas eu un fils à l'armée?

PIERRE, *avec surprise et émotion.*

Mon Antoine!... ah! monsieur, ne parlons pas de lui... C'était ça un fameux gaillard!... à 16 ans, déjà caporal. (*Il fait un geste qui désigne qu'il avait un galon.*) La côtelette sur la manche!.. il aurait été loin celui-là!

ANTOINE.

Je l'ai connu.

PIERRE.

Vous?

ANTOINE.

Tenez, j'ai toujours conservé sa feuille de route... voyez. (*Il lui donne un papier.*)

PIERRE, *lisant.*

« Antoine Gaillard, colonel dans le 5me régiment d'infanterie de ligne. » (*S'interrompant.*) Il était colonel?

ANTOINE.

Du même jour que moi.

PIERRE, *lisant*

« Taille de cinq pieds deux pouces. »

ANTOINE.

De ma taille.

PIERRE, *lisant*

« Physionomie ouverte. »

ANTOINE.

Comme la mienne.

PIERRE, *lisant.*

« Un coup de sabre près de la moustache. »

ANTOINE, *se retournant vis-à-vis de Pierre et lui montrant une cicatrice près de la moustache.*

Comme celui-là!

PIERRE, *laisant tomber le papier.*

Se peut-il! Antoine!... mon fils!... si c'est toi... viens dans mes bras.

Il lui tend les bras.

ANTOINE, *s'y précipitant.*

Mon père!

PIERRE.

Ah! je ne puis revenir de ma joie, de mon ravissement. Antoine!... mon fils!... colonel!... Les épaulettes à grainés d'épinards et un coup de sabre dans la figure!... Il ne te manque rien.

Digitized by Google

ANTOINE.

Oui, c'est votre fils... et je vous apporte la plus douce récompense que j'aie reçu de mes services... Lisez cela.

Il lui donne le brevet.

PIERRE, *regardant l'adresse.*

Quoi! c'est pour moi!...

Il l'ouvre et lit.

« Monsieur, la récompense d'une belle action est toujours une justice; c'est donc en réponse à votre demande du 22 mars 1757. » (*Il s'arrête.*) Ma demande du 22 mars 1757.... J'étais pas né et j'avais pas même appris à écrire... il y a erreur.

ANTOINE.

Cependant l'adresse porte bien : à M. Gaillard, à Saint-Marcel.

PIERRE.

C'est sans doute Jérôme Gaillard, mon père.

ANTOINE.

Comment, il vit encore!

PIERRE.

Parbleu! je t'en réponds ; tiens, le voici lui-même... Arrivez donc, père Jérôme. (*Il va au devant de lui.*) Mon petit mioche d'Antoine est revenu.

SCÈNE XV.

Les Mêmes, JEROME GAILLARD.

JÉROME, *s'approchant vivement.*

Est-il possible!

PIERRE, *lui montrant Antoine.*

Regardez, le voilà!

JÉROME, *l'embrassant avec transport.*

Mon cher petit Antoine! (*Il l'examine.*) Comme le v'là grandi.

PIERRE.

Ah ça, mon père, vous vous mêlez donc aussi de solliciter?

JÉROME.

Moi? j'ai jamais rien demandé à personne.

PIERRE.

Cependant, voici une lettre et une récompense à votre adresse... On parle d'une belle action que vous auriez faite.

Digitized by Google

JEROME.

Morbleu ! j'en ai fait plus d'une dans ma vie.

JEROME.

Je le sais bien ; il n'y a pas besoin d'être soldat pour ça... Tenez, lisez ça.

JEROME, *prenant le brevet.*

(*Il lit.*) « Une belle action... »

ANTOINE.

Voyez plus bas, mon père.

JEROME, *continuant de lire.*

« En réponse à votre demande du 22 mars, dans laquelle est relatée la bataille où vous avez enlevé une redoute. » (*Il s'arrête, étonné.*) Qu'est-ce ça veut dire ? J'ai bien fait sauter quelques jeunes filles, mais je n'ai jamais enlevé ni bastion, ni redoute .. ça ne peut-être que mon père.

ANTOINE.

Le brave Philippe ! Ah ! s'il existait encore !

PIERRE.

Comment, s'il existait ! tu plaisantes ! c'est le mieux portant de la famille.

ANTOINE.

Philippe.

PIERRE.

Cent deux ans tout-à-l'heure.

PHILIPPE, *dans la coulisse.*

Jérôme ! Pierre !

PIERRE, *à Antoine.*

L'entends-tu ? Je vais lui annoncer ton retour.

Fausse sortie

ANTOINE. *à Pierre.*

Non, mon père... mais allez bien vîte rassembler tout le village, qu'il soit témoin de ce qui va se passer ici.

JEROME.

Le voilà !

ANTOINE.

Laissez-moi seul avec lui.

Jérôme et Pierre sortent.

SCÈNE XVI.

ANTOINE, PHILIPPE, *sortant de la ferme.*

PHILIPPE, *apercevant Jérôme et Pierre qui s'en vont.*

Eh bien, où vont-ils donc ?... Pierre ! Jérôme !

Digitized by Google

ANTOINE, *lui offrant son bras.*

Si vous le permettez, mon brave, je vous prêterai mon bras.

PHILIPPE.

Vous êtes bien honnête, Monsieur!

ANTOINE, *l'aidant à marcher.*

Venez vous asseoir sur ce banc.... Vous paraissez bien fatigué.

PHILIPPE.

Dam! Monsieur, on le serait à moins... Voilà plus de cent ans que je marche.

Air: *L'Amour est un lien charmant.*

Depuis l'an mil sept cent vingt-trois,
Monsieur, je me suis mis en route....
C'est marcher bien long-temps, sans doute,
Cela vous surprend, je le vois
Et cela m'a surpris cent fois.
Soixante ans aux champs du carnage,
J'ai bravé tous nos ennemis,
Et malgré maint et maint orage,
Tout courbé sous le poids de l'âge,
Pour servir encor mon pays
Je r'commencerais le voyage. } [*bis*]

ANTOINE.

Voilà comme nous sommes encore à présent, M. Philippe Gaillard.

PHILIPPE.

Ah! ah! vous savez mon nom?

ANTOINE.

Il est assez connu.

PHILIPPE.

Il est vrai qu'il y a assez long-temps que je le porte, et puis, vous l'aurez peut-être vu quelque part?... Les amoureux, comme vous le savez, écrivent partout leur nom avec celui de leur maîtresse... eh bien, moi, j'ai fait de même, et il n'y a pas un champ de victoire, depuis quatre-vingt ans, où je n'aye gravé quelque part l'initiale de mon nom.

Digitized by Google

Air *de la Lanterne sourde.*

Je l'ai gravé sur les remparts
Des citadelles hollandaises,
Lorsqu'affrontant tous les hasards,
Je battais au champ pour Villars.
Plus tard dans les gard's françaises,
Suivant la gloire et le Roi,
J' l'écrivis en lettr's anglaises
Sur les murs de Fontenoi.
Bientôt sur l'autre bord du Rhin,
Je l' gravai sur mainte muraille
Et sans jamais que la mitraille
Un instant fit trembler ma main.
Déjà dign' des invalides
Je l'écrivis, sans effroi,
Sur la bas' des Pyramides,
Encor plus vieilles que moi!
Puis je revins en bon voisin
Mettre mon nom, par politesse,
Aux portes de *Milan*, de *Bresse*.
De *Vienne*, d'*Ulm* et de *Berlin*.
D'aller m'écrire en Espagne,
J'eus le désir glorieux,
Et pour faire cette campagne
Je n' me sentais pas trop vieux.
Mais on me dit : « Plus de départ!
« Restez, fils aîné d' la Victoire,
« Vous avez eu cent ans de gloire!
« C'en est assez pour votre part.

ENSEMBLE.

« Mais on me dit :
« Mais on vous dit : } « Plus de départ, etc.

ANTOINE.

Soyez tranquille, avant peu justice vous sera rendue.

PHILIPPE.

Dites leur donc de se dépêcher; ils attendront tant... que je n'attendrai plus .. Mais je devine à votre langage que vous êtes...

ANTOINE.

Un soldat comme vous... et par conséquent votre frère d'armes.

PHILIPPE.

Il paraît que nous n'étions pas de la même levée! mais ne puis-je savoir...

Digitized by Google

ANTOINE.

Qui je suis, n'est-ce pas ? Vous l'apprendrez bientôt... mais je dois, avant tout remplir de point en point les ordres que j'ai reçus .. Je vous quitte et ne tarderai pas à revenir. (*Philippe veut le reconduire.*) Restez donc, je vous prie. (*Il lui prend la main la serre avec émotion et sort.*)

SCÈNE XVII

PHILIPPE GAILLARD, seul.

Qu'est-ce qu'il veut donc dire, ce Monsieur? Oh! je vois ce que c'est... cet étranger aura su qu'il y avait un centenaire dans le village, et il aura dit : Allons voir le centenaire !... C'est curieux, un centenaire... Il faut voir s'il est bien cassé, s'il marche encore, s'il lit sans lunettes... que sais-je? parce qu'on a cent ans, il semble qu'on ne soit plus de ce monde... Vous me direz qu'on est bien près de l'autre... mais qu'est-ce qu'il y a d'étonnant là-dedans? Il faut que chacun ait son âge, et ce n'est pas ma faute si je me suis poussé un peu plus loin que de coutume... sans compter que je ne suis pas au bout... je ne suis morguienne pas au bout! Le coffre est bon...la tête aussi..; il n'y a que les jambes que je n'ai jamais eu bien fortes... mais je ne suis pas bien lourd et elles vont encore leur petit bonhomme de chemin... J'en suis quitte pour faire une petite pose de temps en temps à la promenade ; après ça, je recommence et je finis par arriver. (*Il va s'asseoir.*) Mais Jérôme ne revient pas. . et Pierre, je crains toujours qu'il ne fasse quelque coup de sa tête, avec son amour pour la petite Isabeau.

SCÈNE XVIII.

PHILIPPE GAILLARD, FRANÇOIS.

François arrive en courant; il a un chapeau de militaire avec un plumet, il porte un sabre de cavalerie en bandoulière par-dessus son costume de villageois.

FRANÇOIS, *s'arrêtant devant Philippe.*

Comment, père Philippe, c'est vous qui restez là comme ça les bras croisés ! un jour comme aujourd'hui ! vous qui avez servi !

Digitized by Google

PHILIPPE.

Eh bien! quand j'aurais servi! est ce que ce n'est pas ici que la fête doit avoir lieu... je l'attends. (*Il regarde François.*) Ah! ah! est-ce pour ça que tu as mis ton beau panache?

FRANÇOIS, *se redressant.*

Oui, c'est pour ça. (*Montrant son sabre.*) Et ça, c'est pour autre chose. (*Se regardant.*) Quant au reste de la tenue, c'est un colonel qui vient d'arriver au village et qui a fait prier la garde nationale de se mettre en grande uniforme, et me voilà.

PHILIPPE.

Un colonel!

FRANÇOIS.

Oui, il paraît qu'il va passer une grande revue!... Il y aura quinze hommes sur la place en comptant son état-major.

PHILIPPE.

Eh bien, je dois être là. (*Il se lève, aidé par François.*) Qu'est-ce que cela signifie?

FRANÇOIS.

Ah voilà... c'est que ça doit signifier queuque chose... J'ai servi, moi, et je m'y connais! Mais ce que ça signifie, je n'en sais rien.

PHILIPPE.

Tu dis que tu t'y connais.

FRANÇOIS.

J'n'en sais rien, parce que le colonel ne l'a pas dit... Tout ce que je sais, grand père Gaillard, c'est que je vous respecte, parce qu'un brave vétéran comme vous, ça porte bonheur dans une commune, et puis un centenaire, c'est un bon exemple... mais ça n'empêchera pas que je ne m'alligne avec vot' garçon, s'il ne veut pas me laisser une rose pompon que je cultive depuis cinq ans.

PHILIPPE.

Voilà bien les jeunes gens!.... pour un rien il faut se battre! Sois calme, François.

FRANÇOIS.

C'est pas le calme qui me manque..... mais j'ai servi, et nous voirons.

PHILIPPE, *se fâchant.*

Comment! nous voirons!... est-ce que tu crois faire peur à mon petit bonhomme, par hasard?

FRANÇOIS.

Je ne dis pas ça, mais...

Digitized by Google

PHILIPPE, *se fâchant plus fort.*

Tu ne le dis pas, mais tu as un air de le dire.

FRANÇOIS.

Moi !

PHILIPPE, *plus fâché encore.*

Oui, toi !.. et tu insultes l'habit que je porte.

FRANÇOIS.

Là, là, grand père Gaillard, du calme !

PHILIPPE, *tout-à-fait fâché.*

Tu n'es qu'un conscrit d'avant z'hier... Puisque tu es si crâne, toi, je veux te tâter... Allons, mets-toi en garde.

Il tire son sabre.

SCÈNE XIX.

Les Mêmes, ISABEAU, puis après Mad. LEROND et JEROME.

ISABEAU, *accourant.*

Ah ! mon dieu, M. Gaillard qui veut tuer François ! Au secours ! au feu !

On entend un roulement de tambour.

PHILIPPE, *s'arrêtant tout court.*

Qu'est-ce que c'est que ça ?

Mme LEROND, *accourant.*

C'est un colonel qui vient passer la revue ici !

FRANÇOIS.

Et moi qui ne suis pas à la tête de ma colonne.

JÉROME, *accourant avec Pierre.*

Oui, mon père, c'est un colonel, c'est notre enfant, c'est Antoine !

PHILIPPE.

Antoine !

Digitized by Google

SCÈNE XX.

LES MÊMES, ANTOINE, *en grand uniforme de colonel*; tous les Villageois, *dont une partie en uniformes, les autres ont des bouquets.*

CHŒUR GENERAL.

Air : *Vaudeville des Gardes marine, avec accompagnement de tambour.*

Amis, dans un jour si beau
Chantons l'honneur et la vaillance ! [*bis*]
Chantons celui qui de la France
A défendu le vieux drapeau !

ANTOINE, *entrant et se précipitant dans les bras de Philippe.*

Mon père! j'ai reçu l'ordre de me rendre près de vous.

PHILIPPE.

Qu'entends je ? est-ce que l'on aurait encore besoin de mes services ?

ANTOINE.

Votre pays a besoin de vous, non pas pour le défendre au champ d'honneur, votre tâche est remplie, mais pour montrer à tous les yeux qu'il sait toujours reconnaître les services qu'il reçoit de ses enfans, et que tôt ou tard le mérite et l'honneur reçoivent la récompense qui leur est due... Lisez.

Il lui présente la lettre.

PHILIPPE, *lisant.*

« La récompense d'une belle action est toujours une jus-
» tice... en réponse à votre lettre du 22 mars 1757, dans
» laquelle est relatée la bataille où vous avez enlevé une
» redoute, sa majesté, pour réparer un oubli, sans doute
» involontaire, vous accorde la croix...

PIERRE ET JEROME, *finissant de lire.*

» La croix de la légion d'honneur.

PHILIPPE, *à Antoine.*

La croix de la légion d'honneur! Ah! mes amis, vite, vite, attachez-la moi... Je crains de n'avoir pas le temps de la porter.

Il s'assied, ses fils lui attachent la croix que leur remet Antoine.

Digitized by Google

ANTOINE.

Air *nouveau de M. Blanchard.*

Heureux les Princes pleins d'honneur
Qui, dignes de pareils services,
Savent honorer la valeur
Et réparer les injustices
Mais heureux encor les sujets
Qu'un Souverain, un père tendre,
Associe à tous ses bienfaits
En les chargeant de les répandre.
(*On reprend en chœur.*)
Mais heureux encor les sujets, etc.

PHILIPPE.

Eh bien, mes enfans, la voilà enfin... vous voyez que j'ai bien fait de patienter... Ah! ça, Pierre, j'espère que tu seras sage à présent.

PIERRE.

Oui, je le serai, grand père, et pour commencer, je renonce à la main d'Isabeau.

ISABEAU.

Merci, monsieur Pierre.

FRANÇOIS, *à Pierre.*

Alors, mon ancien, tout est pacifié. (*Ils se prennent la main.*) Je suis content de toi, François.

PHILIPPE.

Tu as raison, Pierre, tu ne voulais te remarier que pour perpétuer la race des Gaillards; à présent, ça regarde Antoine... c'est plus sûr... Quant à vous, madame Lerond, le colonel se charge des papiers de François..... Il faut que la noce se fasse aujourd'hui, cette journée doit être heureuse pour tout le monde.

FRANÇOIS.

Il n'y a pas d'empêchement.

VAUDEVILLE.

Air : *Vaudeville de matin et soir.*

CHOEUR GENERAL.

Allons, amis, que la fête commence,
Que du plaisir partout brille l'éclat!
Et qu'en ce jour les enfans de la France
Chant'nt avec nous... honneur aux vieux soldats!

ANTOINE.

Vivre en tout temps pour son amie,
Pour son Prince, pour sa patrie,
Pour son père, pour ses enfans,
V'là la manièr' de vivr' long-temps!

Digitized by Google

TOUS.

Allons, amis, etc.

PIERRE.

D'un bon boulet avoir l'étrenne,
Et mourir comm' le grand Turenne;
Au milieu d' braves combattans,
V'là la manièr' de vivr' long temps.

TOUS.

Allons, amis, etc.

ISABEAU.

D'puis qu' mon houzard meurt de tendresse,
Il sembl' que l' sentiment l'engraisse!
Mourez d'amour, jeunes amans,
V'là la manièr' de vivr' long-temps

TOUS.

Allons, amis, etc.

FRANÇOIS.

Vivre vingt-quatre heur' par journée,
Vivre douze mois par année,
Et par siècle vivre cent ans,
V'là la manièr' de vivr' long-temps.

TOUS.

Allons, amis, etc.

Mad. LEROND.

A la ville comme au village,
Chercher le plaisir à tout âge,
Et fuir les méd'cins en tout temps,
V'là la manièr' de vivr' long-temps.

TOUS.

Allons, amis, etc.

PHILIPPE, *au public.*

Cette croix me rend la jeunesse,
Il sembl' que ma force renaisse,
Oui, je crois n'avoir que vingt ans;
Faites-moi vivre encor' long-temps,
Et jusqu'au but qu'ici chacun redoute
Avec ce prix d'un glorieux combat;
Je n' trouverai que plaisir sur la route
Si votre main soutient le vieux soldat.

Tout le monde en chœur.

Oui, jusqu'au but, qu'ici chacun redoute,
Avec ce prix d'un glorieux combat
Il ne trouv'ra que plaisir sur la route
Si votre main soutient le vieux soldat.

FIN.

Digitized by Google